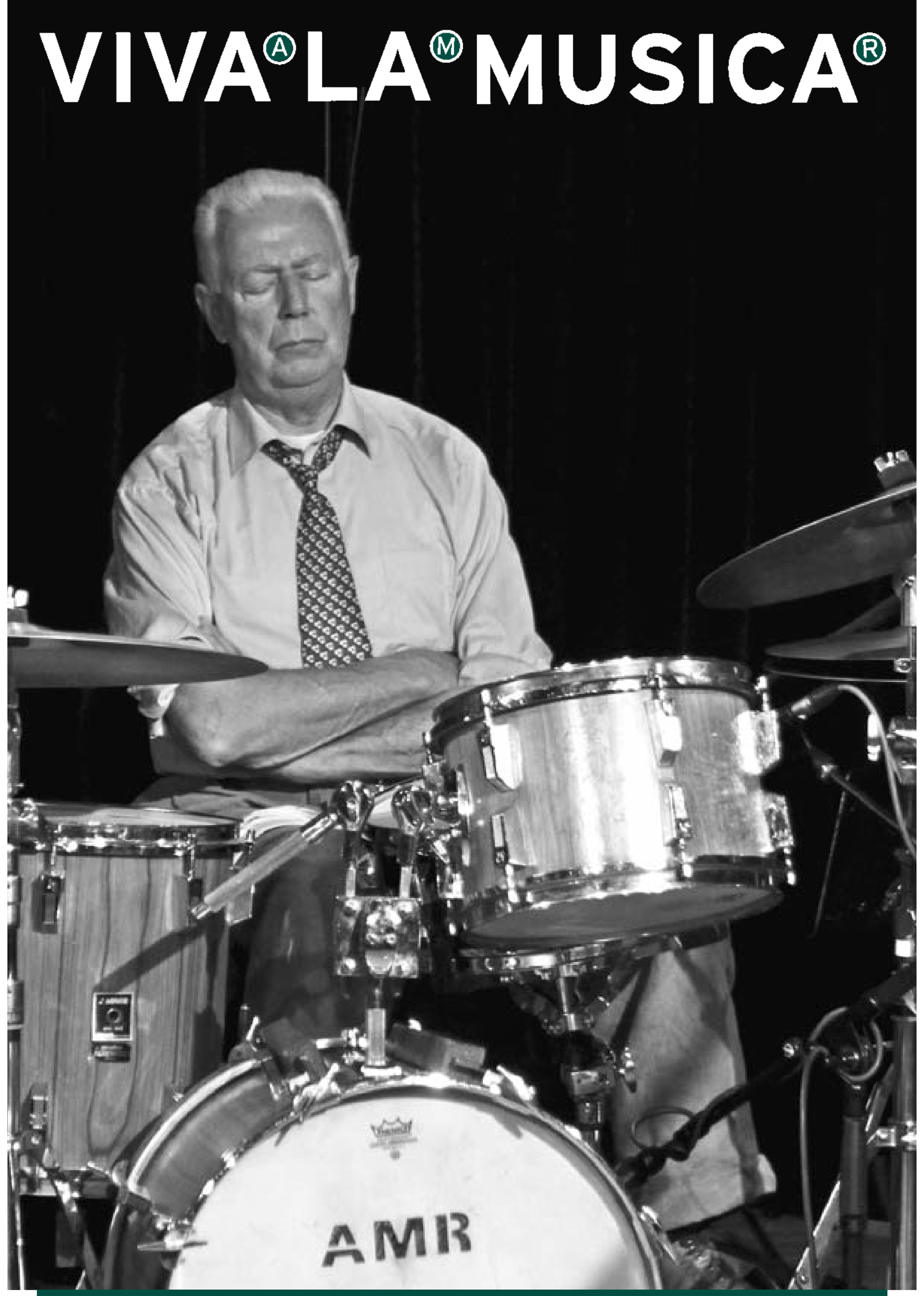
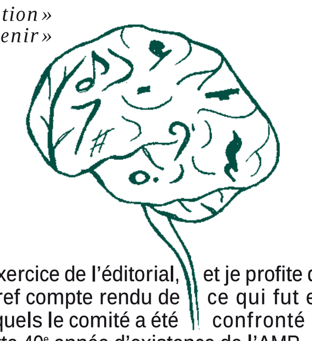


JAB
1200 GENÈVE 2
RETOUR: AMR
10 RUE DES ALPES
CH-1201 GENÈVE

VIVA LA MUSICA (SIXIÈME SÉRIE), MAI 2014, Nº 350
BULLETIN PARAISSANT 9 FOIS L'AN ET ADRESSÉ AUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DE LA MUSIQUE IMPROVISÉE

EXÉGÈSE DE L'ANAMNÈSE
par colette grand

Exégèse, du grec ancien exégesis: «explication»
Anamnèse, du grec ancien anamnêsis: «souvenir»



dessin de marina k

Veille de l'AG. Je me livre à nouveau au délicat exercice de l'éditorial, et je profite de cet événement annuel pour vous livrer ici un bref compte rendu de ce qui fut en forme d'anamnèse: principaux problèmes auxquels le comité a été confronté et décisions y relatives qu'il a prises au long de cette 40e année d'existence de l'AMR.
D'abord un petit rappel du comment ça marche: l'AMR est constituée de près de mille membres, qui sont lors de l'AG le grand patron, c'est eux – ceux qui y participent – qui élisent le comité, qui peuvent contester les décisions prises par le comité précédent et assigner des tâches au prochain comité.
Commençons par les problèmes: oui et comme tout le monde, nous n'échappons pas à ce qu'on appelle la crise. Dans sa version légère ou première comme on voudra, elle se manifeste chez nous très subtilement: la courbe de l'augmentation de fréquentation à nos concerts s'essouffle un peu. Du côté des élèves des ateliers, pas de baisse mais pas d'augmentation non plus. Et du côté des subventionneurs, une légère augmentation assez en-deçà de nos besoins.
Face à cela, que faire? En profiter pour s'ouvrir, à tous, pour renouer avec un certain esprit militant.
Ça commence par notre soutien au Collectif 500, qui nous fut reproché au départ, mais qui s'avéra par la suite un bon choix, parce que la gare et son extension nous concernent évidemment, pas uniquement à cause de notre festival aux Cropettes, mais surtout parce qu'il s'agit de la vie de la cité qui nous intéresse au premier chef.
Et se poursuit par l'arrivée d'Esma, cuisinière indépendante qui fabrique des repas végétariens, locaux et exquis chaque midi à l'accueil. Là aussi, il y eut d'abord des réticents, arguant qu'une association de musiciens n'a pas besoin de cela, pourtant dès son arrivée, l'accueil a changé de visage, il est devenu… ouvert, animé et chaleureux.
On pourrait dire que la tâche qui nous fut assignée lors de la dernière AG concernant l'identité visuelle de l'AMR part aussi de ce constat (voir l'édito de mars 2014). La commission nommée à cet effet travaille actuellement sur l'histoire hétéroclite de notre identité visuelle, sorte d'anamnèse qui pourrait nous aider à y traquer nos manques.
La crise, c'est aussi les salaires qui stagnent. Or donc pour satisfaire une demande des membres de l'administration et faute d'argent, nous avons augmenté leurs vacances de cinq jours, décision équitable au regard de celles des salariés du volet pédagogique qui bénéficient des longues vacances scolaires. Du volet pédagogique et de l'école professionnelle en particulier, il y a tant à dire d'ailleurs qu'un éditorial lui sera entièrement consacré.
Pour finir, quelques échos du dernier festival, parce que la musique que nous proposons est notre langue, celle avec laquelle nous nous exprimons et nous allons vers les autres. Rappelons que nous organisons l'AMR Jazz Festival depuis trois ans dans nos murs, au bonheur des participants. Certes, ce choix nous limite quant à la programmation, dont les têtes d'affiche restent forcément assez sobres compte tenu de la jauge de notre salle de concert. Pourtant nous sommes un des derniers festivals dit «jazz» à ne faire aucun compromis sur cette terminologie. Cette année encore, le festival nous a offert sous divers registres des émotions multiples, denses, et à deux reprises au moins l'occasion rarissime de voir défiler, par un extraordinaire phénomène d'anamnèse, les ancêtres de la musique afro-américaine. Lors du concert de l'inénarrable anarchiviste-sorcier James Blood Ulmer d'abord, cri incantatoire qui contient tous les chants, puis le lendemain grâce au pugnace archéologue Marcello Piras, dont la conférence déroule en un riche ruban la longue, très longue et très complexe histoire du jazz, on pourrait dire histoire de l'esclavage, bien plus longue qu'on la croyait, bien plus complexe aussi. Merci la musique.

ÉLECTION DE LA COMMISSION DE PROGRAMMATION DE L'AMR

La commission de programmation 2014-2015 de l'AMR sera élue lors de la séance du comité du lundi 5 mai 2013 (18 h, salle 25, 2e étage du Sud

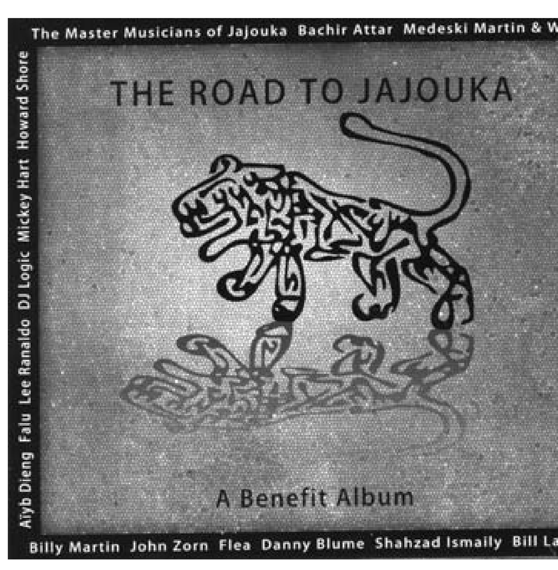
Le cahier des charges et le profil de la commission sont à disposition au secrétariat de l'AMR. (Ouverture: du lundi au vendredi, de 10 à 18 heures).

Les personnes intéressées sont priées de prendre connaissance du cahier des charges et de déposer leur candidature par écrit au secrétariat de l'AMR jusqu'au lundi 28 avril.

Les candidates et candidats retenus seront invités à participer à la séance du comité du lundi 5 mai afin d'exposer leur motivation.

Brooks Giger, secrétaire à la programmation

THE ROAD TO JAJOUKA
par claude tabarini (enveloppe)



Le monde est un grand embouteillage et la world music de la merde. Purement et simplement. Son concept (que dis-je, sa simple appellation) a été inventée par des dégénérés d'origine probablement protestante (dans le mauvais sens du terme, car soyons équitable, le protestantisme a aussi ses lettres de noblesse) souffrant des frustrations inhérentes aux dérives masochistes de leur religion. Ce genre d'individus high tech et généralement bedonnants que l'on voit se promener avec des bandeaux autour de la tête ou des bonnets du Kirghistan et qui ne se sentent plus pisser dans leurs chemises à fleurs, ou ces bourgeoises, généralement enseignantes ou comme on dit «bien placées» qui font de l'aïkido et de la danse africaine. Ce sont les mêmes qui la ramènent quand on fait de la musique sous leurs fenêtres à onze heures du soir et font la moue calviniste en présence d'un joint. Le jazz c'est trop subtil pour eux, trop compliqué, il faut que ça fasse boum boum d'un bout à l'autre (et par là ils rejoignent, pas si paradoxalement que cela, la cave à bières). Le tam-tam sur la table du bistrot ça les dérange, eux qui n'ont que le respect à la bouche parce qu'ils sont en train de régenter leur petit monde à l'ordinateur par le biais des associations de quartier. Et une fois que tout est en ordre, tout rangé, tout trié, tout aseptisé, bien dépourvu de toute vie et esthétiquement vulgaire, ils rangent leurs bésicles à chaînettes et se rendent à l'aéroport, destination: Jajouka. Et je ne parle même pas, d'un autre point du vue, du détestable William Burroughs, de sa drogue, de ses carabines et de ses vestons crasseux. C'est tout cela la world music (et bien d'autres choses encore). Je n'aime pas beaucoup non plus John Zorn, son fric et son affichage de la Kabbale (au moins donne-t-il un peu de travail à Milford Graves). Heureusement qu'il nous reste Ornette Coleman et son espèce de merveilleuse et sainte idiotie à la saint François d'Assise! C'est à cause de sa présence bien sûr que j'ai le front de vous présenter ce disque à plus d'un titre ambigu et qui cependant contient de fort bonnes choses (y compris quelques suraigus bien placés de ce con de Zorn!)

ugh

P.S.: Si par hasard vous décidiez d'envoyer de l'argent (ce qui me paraît peu probable) je vous conseille de consulter auparavant le site de la *jajoukafoundation.org,* surtout les commentaires. Un vrai panier de crabes, à l'image de l'univers. Il y a aussi quelques belles photos (pas toutes).

LES CLÉS *par jean-luc babel*

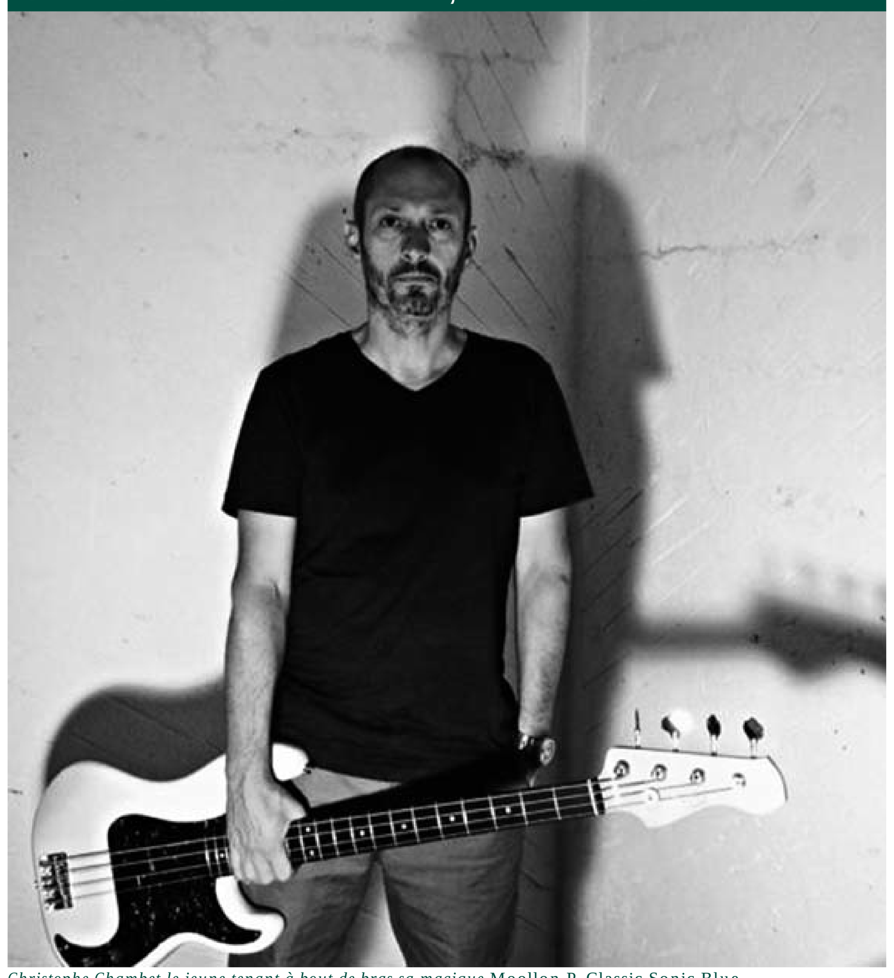
Une nuée de criquets pèlerins en route vers Compostelle ou La Mecque s'agglutine aux garde-fous du pont des Arts. Insectes de bronze, on dirait des cadenas. C'en est, je le sais mais j'aime me faire peur. D'humeur totémique ce matin dans mon beau Paris, je pense à quelque installation commémorant les massacres de la Saint-Barthélémy ou du 17 octobre 1961, une bouche cousue pour chaque protestant ou musulman noyé en ces lieux. Que dalle! On ne taille plus les cœurs au couteau dans le bois des tables bancales. On verrouille à deux son nid d'amour. Serments éternels, mains qui se nouent, que du bonheur! Tourterelles et tourtereaux, avec des grâces de geôliers, jettent la clé par dessus l'épaule et la rivière sans retour se referme.
Les serruriers ne forgent pas que des clés, étrangement ils gravent des timbres en caoutchouc à nos noms et adresses. Les cordonniers aussi offrent cette option superflue: nos semelles impriment déjà tant d'histoires. Une clef (écrivons-la avec le F qui lui ressemble) pour être efficace requiert un anonymat complet. Avec la serrure elle est gardienne du silence. Quel sésame pousse les serruriers à écrire? Qu'est-ce qui poussa des fabricants de papier à lettres à la conquête du ciel vierge? (Croyant que c'était la fumée la plus épaisse qui donnait la force ascensionnelle au ballon, ils chargeaient le feu de saletés: viande pourrie, laine écrue, vieux habits…)

de la contrebasse *vue par un gaucher*

Ah! cette pince nette retenue qui déjà vibre au cerveau de la pulpe des doigts sous la peau gravée d'empreintes & de petites coupures, loin de la pince raide du crabe & de la pouffiasse pincette de l'écrevisse maffieuse, au haut (oh oh!) terrible & si superbement chantourné de cet instrument tant venu d'arbres qu'il faut d'un coup mettre & donner quand tu commences debout d'en jouer des cinq doigts & de la paume au poignet par les nerfs reliés entre eux de la main gauche (pour un droitier); à cet instant donner d'une étreinte ferme & franche d'un coup donner – amoureuse & libre muselière – au museau profond de la contrebasse propulsée à l'ascenseur *(l'escalier était en panne)* vers le degré premier du ciel par son talon fin, noir & haut comme une bouteille vide que l'on aurait vissée sous l'arrondi du bas si rond de son haut corps de bois qu'orangèrent les averses salies tombées du ciel… Lors qu'il faut embrassant cet instrument si haut & lui offrant nuque unique à la milliseconde chantante aussitôt des chacuns nouveaux cinq doigts & de la paume au poignet par des nerfs reliés entre eux de la main droite (pour un droitier) tenir aussi forts, couler d'adresse aussi souple, ouvrir d'un nœud aussi coulant que le jeu d'enfant qui dénouera d'un coup la pelotte violette si têtue des lierres; qui fera courir à grands zigzags les lièvres aux yeux de profond miel, aux oreilles veinées de foudre; qui montrera le ventre des vaisseaux & le chant qu'il pousse ce grand poitrail en son sacré tonneau, cet œuf de bronze ouvrant la mer. En rendant d'un petit doigt vif à sa pente le ruisseau plus bas vers l'arc où triomphent & retentissent sur un chevalet de bois pâle les quatre boyaux distendus d'or tant qu'homme au cœur aura dix doigts & rèche crinière à son archet. Agitatrice & engrosseuse à la seconde brute de la note. Jusqu'au bleu translucide de la goutte. Jusqu'à la rondeur fauve du grain. Violon du fou fauchant debout. Ventre de bois, brune vivante, truite sonore frappée au cœur de deux ouïes.

Jean Firmann

vendredi 23 et samedi 24 mai au sud des alpes, carte blanche à
CHRISTOPHE CHAMBET, TIMELAPSE



Christophe Chambet le jeune tenant à bout de bras sa magique Moollon P. Classic Sonic Blue *flashé au repos debout par Noémie Chambet, sa fille*

Pas d'accélération inconsidérée tout de même… note-t-il, Christophe Chambet dans la conclusion du texte de présentation de son projet (voir attentivement au verso de ce canard haut & pointu tout ce qu'il en écrit lui-même.) Christophe Chambet qui va bientôt tenter de frapper & marquer de sa plus sensible manière & muni sacrément d'amis musiciens exacts à son entente profonde depuis longtemps vertigineux & fertiles pour deux soirs entiers ardents à l'AMR, oui vraiment musicalement tenter le *timelapse,* cette accélération en vidéo de la course des nuages par le ciel; cet affolement des vrènelis & des thunes dégringolant vers Altdorf des machines à sous de Tell Guillaume en ses cuissettes mâles aux triples poches de cuir à numéros; cette précipitation des confettis inutiles qu'en misérables poussières polychromes on lance au ciel à la sortie toute confite des stades, des mariages glorieux & des préaux d'école où depuis la plus tendre enfance au rythme halluciné que les maîtres & les maîtresses en pure convivialité violemment imposent tant si fort au mou vide d'être soi que presque chacun détestablement est contraint jusqu'à la fin de ses jours au terrible dedans hélas de mentir. Oui le *timelapse* du suicide accéléré des bobacks au plus haut degré glacé des toundras se précipitant hamsters sauvages du sommet rond des falaises charbonneuses. Ce *timelapse* qui fait que les branchés aveuglément & presque malgré eux ne se disent plus aujourd'hui «à bientôt» mais «à très vite». Ah, sinistres naufragés du temps courbe en qui, (qu'Einstein tirant plaisantin la langue leur pardonne) ils refusent même d'entrer. Car d'avance trop la tête leur en tourne. Je me le tiens pour dit le premier avril 2014 à seize heures en entrant par plein soleil (& peut-être un poisson dans le dos) dans l'accueil de l'AMR où survivent dès l'entrée tant bien que mal deux ficus. Les arbres ont des feuilles sensibles & tendres qui parlent, figurez-vous. Et pourquoi pas les guitares basses, des cordes à fin fond risqué qui chantent? Le printemps chaque année le prouve pour peu qu'on les aime & pour peu qu'amoureusement au plus près des racines, à genoux joyeux, on les arrose, les sacrément beaux jus de vivre.
Bouteille d'Evian à goupille rouge en main, il est paisiblement perché sur un tabouret jaune. Christophe Chambet. Arroseur assoiffé de guitares. Dresseur âpre & rapide de cordes. Comme un héron nouveau & de bel âge venu voici deux ans donner ici des ateliers binaires plus audacieux que des deux nerfs sur les sonos très fort dans les bagnoles qui boxent, grosses & carrées vibrant des tôles rien que du brutal boum-boum. Lui qui de la musique connaît bien plus que deux bouts & qui a vu par les immenses scènes du monde comme c'est haut quand elle enchante, quand elle ravit la foule la musique avec des doigts sur des touches, sur des pistons, sur des cordes qu'intensément tu donnes. Je le reconnais aussitôt moi qui ne le connaissais pas. Lui aussi il entrave à la nanoseconde que c'est moi qui vient pour l'interview. *Quoi l'interview?* Moi les questions, lui les réponses? Non, non pas d'ça ici Lisette! Ni people-psy pour les soumis nouveaux, ni flic maudit recyclé dans l'écriture & la pub. Juste une rencontre, un échange, un abordage. Juste en passant une poignée d'histoires. Non de troposhère, non de stratosphère. Juste de fender stratocasters chez un sculpteur gourmand du bout des doigts du son.

Marquons d'emblée car c'est subito le voyant pour la première fois de chair et d'os ce qui te saute à l'âme que ce guitariste est un musicien vivant tant qu'une force solide. Il est tranquille. Il choisit. Il touche en faisant chanter vibrant des doigts ses cordes. Il est déterminé. Il n'a pas peur du vent dans les branches du sassafras car il sait que les feuilles du sassafras toutes d'amour vibrent et qu'une guitare archi-touchée des nerfs & du cœur peut le dire. Il porte joyeusement la guirlande inouïe de ses pleines bourlingues. Il n'a peur ni des graines ni des fleurs, ni de leurs fruits. Il prend plaisir quand il avance, il sourit aux souvenirs. Tant que l'avenir à mains pleines le lui rendra.
Pour la belle histoire sachons peut-être que c'est à sept ans tout enfant libre qu'il attaque l'étude de la guitare à boyaux purs. Mais *Metaloïd* sera vite le nom vivant du premier groupe qu'il crée vers ses treize ans. Il aimerait tellement que ça pénètre. Il comprend qu'il faut mettre pour que ça sonne les cinq doigts de la main que tu préfères dans la prise. Il comprend qu'il faut troquer le boyau de chat contre l'acier miaulant des cordes. Il entend bien que ça arrache. Vite & fort. Il a dit métal et vous, ne dites pas dès lors qu'il avance masqué.Car il va juste au jazz à la basse électrique dont il prononce le nom jusqu'en ses acoustiques ferveurs.
A l'essentiel pur, marquons aussi via des visions de You Tube que ce guitariste qui joue debout souvent dans la pénombre (les Américains les nomme sidemen) tient presque toujours jusqu'en ses jeux les plus intenses & les plus ravageurs sa guitare toute horizontale comme un niveau dont il s'agirait de faire entendre la bulle d'air qui danse intime & forcenée dans la petite lucarne. Oui il y a chez ce musicien une mesure tendue qui impressionne. Un calme puissant, une mer qui déborde en cette guitare toujours tenue parallèle à la terre sous nos pieds & jusqu'aux horizons si doux dans la moiteur fauve & salée de vivre qui nous brasse.

Jean Firmann

UN ÉVANOUISSEMENT LOMBARD
par christophe gallaz

Etrange d'observer à quel point les voyages rayonnent dans la mémoire à la manière de la musique, ou plutôt comme des fragments de musique entendus de-ci de-là naguère, mais pas n'importe lesquels, sur le mode du hasard apparent. Je retrouve un été récent. Nous sommes en Lombardie. Des chansons italiennes montent d'un juke-box. On entend les rumeurs de la rue. On regarde, on essaie de saisir le spectacle alentour et de s'y percevoir soi-même – ou tout s'émiette.
On observe, pourtant. Un puissant réseau d'autobus attache Milan à ses cités foraines. L'Autostradale quitte le Foro Buonaparte à 14 heures, devant le château rouge des Sforza, et cingle vers Bergame. Il fait 35 °C au thermomètre électronique que Siemens entretient sur la façade d'un immeuble voisin. On quitte la métropole par l'est. La lumière est pâle et massive comme une mousse où les passagers et les piétons, qui s'étirent en grumeaux de part et d'autre du poussiéreux vitrage, finiront par se dissoudre dans le somnambulisme et l'anonymat.
L'autoroute, ensuite, défile sur soixante kilomè-tres. Elle est bordée de lampadaires, de camions, d'usines et d'enseignes, de pylônes nus et de canaux embroussaillés que fend une eau noire et lourde, et de champs plats où divague la pute blancheur des papiers gras. Du Johnny Cash en sourdine. On entend la modulation serpentine des courants d'air bordant la tôle. Le trajet s'ensommeille. Et l'on traque d'un œil incertain, pour se garder de glisser à son tour dans les abysses de l'ordre végétal, les plaques minéralogiques instituant le trafic ambiant. La vitesse, les kilomètres réduits à leur durée fondante, le règne des lignes et leur croisement qu'orchestrent le métal et le bitume, voilà comment le génie des hommes sombre en cette enceinte mélancolique où le temps et l'espace se volatilisent dans la chaleur et l'écrasement – quand chaque voyageur recule en soi comme une âme dans son mystère. Puis on atteint Bergame et l'on revient.
Plus tard on rejoint la Piazza dei Duomo. A l'est le sanctuaire où s'enchâssent les sceaux de dix ou vingt architectes, au nord les arcades commerçantes de la Galleria Vittorio Emmanuele II, au sud le Palazzo Reale flanqué d'un Office du tourisme érigé dans l'ère fasciste, à l'ouest un bâtiment bardé de slogans publicitaires, au centre la statue du prince Vittorio Emmanuele II pendant la bataille de San Martino, qui surplombe le chantier béant du réseau métropolitain qu'on dote d'une troisième ligne.
Alors on perçoit étonnamment Tutu, de Miles Davis. C'est le lieu des plus vertigineux contraires, qui annule les mouvements superficiels de l'Histoire et voit tournoyer les sociétés indigènes comme les pages d'un livre où le promeneur hasardé s'évapore dans le fleuve rafraîchi des dalles plates et des pigeons bleus. Et là, pour vous, quelle musique, de qui?
Puis on cingle à Pavie, vers l'église San Michele. Edifice du XIIe siècle et style roman. La façade antérieure fascine surtout. Elle représente sur sa plus vaste surface, en relief à peine visible tant la pierre est érodée, une théorie d'animaux allégoriques. Les chercheurs ignorent quelle signification leur prêter parce que leur figuration symbolique s'attache à des récits médiévaux impénétrables. Or davantage que cette énigmesémiologique, c'est leur effacement matériel qui les rend superbes. L'œil en les voyant s'enchante de son appétit comme s'il avait lui-même dévoré la fresque au fil des siècles et pouvait désormais renoncer, rassasié, à toute espèce de spectacle neuf.
Ainsi le promeneur s'en détournera-t-il bientôt, vieilli d'un seul coup et prodigieusement inattentif à la ville qui déroule autour de lui ses fastes, ses femmes, ses chiens et son fleuve. Il avait entrepris son voyage dans le malheur d'un arrachement et voilà qu'il l'achève dans sa propre disparition, mobile, contemporain et frémissant sous les empires du fastueux univers dont il croyait jouir. La fin d'une cadence au milieu d'un concerto classique, quand une phrase s'achève en mourant dans les suivantes.
Telle est peut-être l'existence, la mienne ou la vôtre, comme voûtée par un chagrin qui l'aurait précédée, et qui s'égrène de souvenirs en souvenirs au fil d'événements vécus ou supposés – tandis que s'achève ou reprend, dans un juke-box de Lombardie ou d'ailleurs, la complainte d'un chanteur populaire ou d'un autre dans la rumeur du trafic et des passants.

Pavie, portail de l'église San Michele, détail

AMR JAZZ FESTIVAL 2014 *(du 18 au 23 mars)*
par claude tabarini, qui signe aussi les photos

MARDI..... SUIDI'S
Cela m'a fait penser un peu aux séances des derniers temps de la grande période Blue Note. Assez étonnant d'ailleurs de la part d'un jeune compositeur (d'habitude ils se contentent de les sampler!) L'intergénération fait toujours plaisir, surtout au jour d'aujourd'hui et Cédric Schaerer me semble tout plein de vigueur, de talent, d'enthousiasme et pour tout dire de swing. Les deux saxophonistes ont, comme on dit, de la bouteille. Je pose délicatement, subrepticement et en pensée seulement un petit baiser tout de chasteté, de respect et d'amitié dans le cou de Maurizio Bionda et enverrai à Stéphane Métraux une photo de lui en maillot de marin pour lui prouver que je ne lui tiens pas rigueur de m'avoir vidé de ses groupes. Surpris de retrouver là Christophe Legrand que je rencontrai il y a peu devant la buvette de mon quartier, jammant sur le pouce avec Béatrice Graf. Il n'y avait personne pour les écouter. Heureusement que j'étais là. Je m'en suis un peu entiché et déjà nous avons pris rendez-vous pour parler de choses sérieuses. Bien sagement assis comme des écoliers nous avons, ma fiancée et moi, pris bien du plaisir à ce petit concert.

BOBO STENSON ET PALLE DANIELSSON
Cela tient du ventriloquisme. Ces deux-là chantent comme les oiseaux pépient, ou plutôt ils écoutent et méditent ce pépiement sans fin qui sourd de leurs doigts comme une conversation, une partie d'échecs qui n'aurait plus même à revendiquer son indépendance tant elle ferait corps avec son médium. Ainsi les petites notes de la musique grignotent la vie comme les souris du temps. Je photographie le chevalet de la basse au repos en un rai de lumière. Palle Danielsson, un petit homme aux yeux cernés, rond comme une basse ayant roulé sa bosse s'approche timidement: «Ça n'est pas la mienne!», m'épargnant ainsi la honte de l'imposture involontaire fréquente en photographie.
Moins people, cela ne se peut.

MERCREDI.... SÉBASTIEN AMMANN QUARTET
Avec Sébastien Ammann et Ohad Talmor c'est la vie palpitante des élites de la jeunesse dorée qui nous est contée, et en quelque sorte dévoilée à nos yeux émerveillés. La jet society du jazz européen, quoi! Là, on prend l'avion avec la même désinvolture que l'on se saisit dans le tiroir de sa commode d'un mouchoir de poche soigneusement plié. L'on enseigne par vidéo-conférence. Les frontières et la terre ne sont plus ici qu'un pittoresque souvenir. Dans cet univers enchanté, estampillé au coin de l'image par l'hiéroglyphe à la discrète autorité des lunettes de Dave Brubeck jeune (comme on revient périodiquement aux cheveux courts). C'est un monde brillant et respectueux de la culture, où l'on flotte avec délices de Pelléas à Mélisande à l'ascétisme subtil et sinueux d'un Warne Marsh aperçu un soir d'orage extatique entre deux éclairs de chaleur sur le front de la grande pomme. C'est un préjugé de la marginalité de penser que rien de bon ne peut venir de l'art bourgeois. Je connais assez bien Ohad Talmor pour attester de sa clairvoyance. Et d'ailleurs ces jeunes gens ne sont pas si bourgeois que cela, c'est moi qui fantasme (mais il n'y a pas de fumée sans feu!)
Du jazz d'un haut niveau de raffinement. Sébastien Ammann, puisque c'est d'abord de lui qu'il s'agit ici, force d'emblée l'adhésion par la clarté de son articulation.

STARLIGHT AKA SLAVIN, ELDH, LILLINGER
Ils ne font certes pas la tête de ceux qui sont là pour nous montrer leurs beaux vêtements, et encore moins pour nous divertir. Leur musique, une sorte de free funk, plus free que funk mais passablement structurée à la mode du temps est d'un très haut degré énergétique. Très beau, très impliqué, pas très loin de ces sommets où la violence se mue en une paix joyeuse (on n'en a pas fini avec le free jazz!). A la fin du premier morceau, (puisque morceaux il y a) ils font une déclaration quasi stupéfiante: «Nous croyons à un monde socialiste.» C'était à l'occasion de la présentation du batteur Christian Lillinger, originaire d'Allemagne de l'est. Celui-ci a sur le front une mèche de cheveux digne d'un personnage de bande dessinée dont il joue d'une manière très romantique évoquant quelque Liszt ou Schubert qui se serait mis à la batterie (on y a bien vu Jean Cocteau!). C'est de fait un de ces gaillards sérieux qui perpétuent et développent actuellement tout un pan de la batterie contemporaine, celui qui va de Milford Graves à Ramon Lopez en passant par Bennink, Rachid Ali, Tony Oxley, Paul Lytton et quelques autres. Mais la mèche est décidément du meilleur effet.
Presque rien d'américain dans tout cela.

JEUDI....... GENTLE MARVEL
Je me réjouissais de cette «gentille merveille», car l'amitié est chose précieuse entre toutes. Ce qui m'émeut c'est quand mes collègues mettent leurs lunettes pour lire les partitions. Tout ce temps déjà, de la quasi adolescence au seuil de la vieillesse sans jamais un éclat de voix. Le temps d'un claquement de mains! Claude Jordan, dans cet intervalle de temps distendu, telle une plante croissante au jardin familier et dont l'éclosion de la fleur toujours nous étonne et nous ravit est devenu à mon sens un très grand flûtiste. Je n'en souhaiterais point d'autre! Un peu comme si je vivais au quotidien dans l'intimité d'une sorte de Chaurasia. Je dis là les choses comme elles sont et vous laisse le soin d'en sourire et même d'en rire, ce qui est toujours revigorant et réparateur. Quant à Michel Bastet, probablement tôt saisi du complexe monarchique des vieilles familles françaises en contexte républicain, il a résolument choisi d'afficher son appartenance à la caste des réprouvés de ce monde à jamais allergique à la suffisance de tous les passeurs d'examens et autres honorables (et honnis) experts; ce qui a pour effet de rendre encore plus attrayant son intérêt empreint d'émotion pour des Jacques Ibert ou des Bernard Reichel. Je me réjouissais, disais-je, je restai pourtant un peu sur ma faim. C'est que nous sommes dans le fond gens frileux et peu festivaliers. Venez plutôt nous voir à la maison, il y aura du thé, du cannabis et cette insouciance attentive qui est le propre de l'envol!

MYRA MELFORD'S SNOWY EGRET
Malgré tout le déploiement mystico-ésotérique fourni par le programme à cet article (Frank Lloyd, bouddhisme, aïkido et zen, sans oublier Rumi et Al-Jawahiri) je n'ai pas été en mesure d'apporter toute l'attention souhaitable au *Snowy Egret* de la pianiste et compositrice Myra Melford qui nous succédait sur la scène. Et pour cause! J'étais dans la rue avoisinante avec mon ami Bastet en train de faire des grimaces à travers la vitre du camion de la radio. Mais j'ai tout de même acheté deux disques. dont un en duo avec Mark Dresser. C'est très beau Mark Dresser. Du peu que j'en ai vu, cette dame semble bien mener sa barque et elle adore s'entourer de gens délicieux comme le trompettite Ron Miles entendu chez Frisell, qui a l'air si gentil et dont le cornet d'or mat a des qualités si graphiques, un peu comme les cornets de poste sur les vieilles boîtes aux lettres de campagne. Le seul homme bien habillé en ce désert vestimentaire! Il y a aussi Ted Poor qui s'il n'est pas très riche n'en est pas moins bon. Et si vous avez besoin d'une bonne guitare basse qui groove d'enfer, Takeishi sera votre homme assurément.

VENDREDI........ THAT'S THE BAND
Sacré Marius, a-t-on envie de s'exclamer, attablé devant un pastis près du terrain de boules justement, tout près à accueillir avec bonne humeur la célèbre affabulation provençale. Mais force est de constater que d'affabulation il n'y a guère. Car ce qui nous est présenté ici relève du plus grand sérieux. Pas moins, j'ose le dire, que la compacité du duo Jim Hall-Bill Evans revisités aux lumières des temps nouveaux. Que de merveilleux musiciens dans la jeune génération! et les vieux voudraient-ils râler derrière leurs dentiers qu'une telle prestation leur clouerait immédiatement le bec. La malice n'en est pas exempte pour autant, notamment dans la présentation des choses qui n'hésite pas à prendre le taureau par les cornes concernant la notion de produits finis totalement inepte en matière de jazz mais qui a la vie dure et empoisonne la compréhension de cette musique hors du cercle de ses familiers. Malgré et peut-être grâce à l'affirmation salutaire et fructueuse que «la direction musicale de ce duo est toujours brumeuse», Gabriel Zufferey, notable barbichu et quelque peu fantasque de la localité de Saint-Martin où il est adulé de l'intelligentsia frappe un grand coup sur la table. (Cela devient une habitude!)

STEVE KUHN TRIO
La vertu de la musique ne réside peut-être pas tant dans l'accomplissement de ses chefs-d'œuvre que dans ses petits miracles du quotidien. Voici: Steve Kuhn est une légende vivante. Si la légende n'est qu'une rumeur, elle ne s'en porte pas moins à bout de bras par son heureux autant que malheureux bénéficiaire qui le plus souvent n'en peut mais (quoique… mais là réside le maléfice!) Ainsi donc nous attendons la

légende, pour en approcher le mystère, le photographier, pourquoi donc au juste? Elle survient au moment où nous ne l'attendons plus, hagarde et souffrante comme un Œdipe des grands chemins que le destin conduit au piano, là-bas, au cœur du labyrinthe de cette ville inconnue. Elle y accède à petits pas, semblables à ces milliers d'autres auxquels l'EMS confère l'innocence et cela est proprement bouleversant. Le miracle est que cela démarre au quart de tour, cette mécanique, cette allègre mathématique de la poésie. Un concert de routine? Sans doute. De ceux où l'on admire le métier, qui fait la noblesse de l'homme. Très beau aussi ce rapport de connivence quasi muette fait de respect mutuel dans l'évidence qui lie ce vieil homme blanc à cette rythmique fabuleuse qui nous rappelle le temps où le jazz était une musique noire. Buster Williams et Billie Drummond. Plus qu'il n'en faut pour pleurer!

SAMEDI.... INSTANT COMPOSERS POOL ORCHESTRA, LE STAGE
Dans quel guêpier me suis-je fourré! Je musardais à travers le bâtiment dans l'attente de la balance de James Blood Ulmer quand, arrivé à la Cave avec la vague idée de faire un peu de piano je suis tombé sur le stage ICP (je l'avais oublié!) Quelle horreur! et voilà qu'on me fait gentiment signe d'entrer. Je me retrouve aussitôt assis à côté de Han Bennink qui pour comble de malheur porte à peu près les mêmes chaussures que moi. Lui montantes et moi basses (il s'agit d'un modèle appelé Golf, brun clair avec des petits trous qui n'en sont pas), cirées et luisantes comme des sous neufs et généralement considérées comme un peu prétentieuses. Les yeux fixés au sol je ne vois plus que la valse de ces quatre pompes qui deviennent vite une obsession. Une valse à quatre temps, ce qui est à la fois peu ordinaire et peu confortable. Je m'extirpe de là à la première occasion sous prétexte d'aller fumer une cigarette n'ayant malgré moi retenu de cette affaire que le système de codage qui règne au sein de l'ICP ne diffère guère de celui que j'utilise depuis trente ans dans mon atelier handicapés. Vous l'aurez compris, je déteste les stages (sans toutefois nier qu'en certaines circonstances cela puisse dessiller les yeux de certains). Le concert c'était autre chose… *(voir ci-dessous).*

GANESH GEYMEIER VS STADE
J'ai rêvé qu'il y avait comme une méfiance mutuelle, quelque chose de non dit entre Christophe Calpini et moi. Quels rêves étranges ne peut-on pas faire! Bref, nous en sommes à ce stade si j'ose dire. Nous sommes-nous même parlé une fois dans la nuit des temps? Je n'en suis pas si sûr. Mais si vous le permettez nous en resterons là pour l'instant. Je lui serre cordialement la main en attendant, le laissant devant son four à raclette, comme il appelle paraît-il sa batterie électronique, comptant sur la grâce incertaine d'un autre rêve tout scintillant de rythmes et d'amour. Ah l'heureuse issue!
Quant au groupe, j'y réfléchis encore de temps à autre. Tant de questions éthiques et esthétiques se pressent au portillon sans compter que dans l'idéal l'esthétique devrait faire corps avec l'éthique, être son émanation. De grâce! Peut-être qu'un peu de hip hop me remettra en selle! Mais pour sûr c'est un bon groupe qui maîtrise bien les nouvelles technologies (et ça n'est pas si facile.)

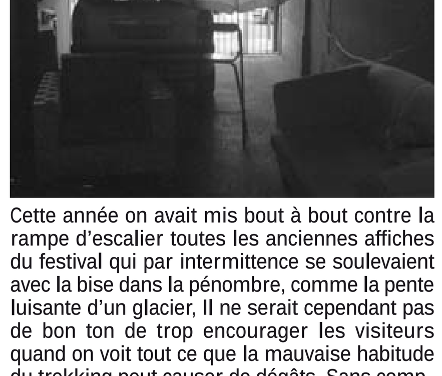
JAMES BLOOD ULMER
On a monté une estrade sur la place du village. A quelques encâblures le jet d'eau gentiment crache son image. James Blood Ulmer arrive tel un géant fatigué de la mythologie, manteau de cuir et bonnet de laine de sa corporation. Les longs voyages exténuent les héros qui toujours doivent renaître de leurs cendres. Là est le blues et sa parole donnée. Une femme porte sa guitare telle une ombre de lumière. On ne dira jamais assez tous les bienfaits, (dans la foulée de la baronne Nica de Koenigswarter) dont le monde du jazz est redevable aux bourgeoises et autres aristocrates du nord. Elles seules savent préserver le griot et le chant qui l'habite dans le nid douillet que la colombe inspire, et c'est peut-être grâce à leurs soins entêtés que nous parvient l'éclosion de ce chant profond.
James Blood demande qu'on «mette la gomme» pendant que ses doigts tricotent un abrupt ouvrage qui ressemble à Ornette Coleman. De l'autre côté de la vitre, le quartier des Pâquis vit sa vie n'ayant point aperçu de cette quelque peu bourrue incarnation d'Orphée le modeste cortège.

DIMANCHE...... ANTIDOGMA
A l'époque de mon grand-père les immigrés italiens travaillaient surtout dans le bâtiment. Depuis le début de l'ère Berlusconi, ce sont les artistes. Dieu en soit loué, qui nous permet de fréquenter des gens aussi charmants que Nicola Orioli et Massimo Pinca.
Un plus un ne donne pas toujours deux
S'il y a un dogme nous le détruisons
S'il y a du chaos nous l'organisons.
Tel semble être leur credo formulé avec le plus beau son de clarinette in town accompagné du violone baroque.

INSTANT COMPOSERS POOL ORCHESTRA, LE CONCERT
… Le concert c'était autre chose. L'habileté presque diabolique de tous ces solistes aux noms aussi inconnus qu'imprononçables rompus à toutes les nuances et les savoir-faire du langage de la planète jazz, sans oublier l'humour et les vocaux désopilants. Thelonious Monk et Count Basie étaient à l'honneur, caparaçonnés de tous les chatoiements du cuivre qui font l'honneur de l'artisan arrangeur.

Incroyable qu'une simple paire de lunettes de soleil jaune puisse instantanément transformer un Hollandais frappé d'embonpoint en un occupant de char de Lake Parade.

FINAL
Ce qu'on est bien tout de même à la «terrasse» de l'AMR coincés entre deux grillages baignés par les gaz d'échappement près de l'ascenseur. On se croirait à Gstaad (en meilleur marché).



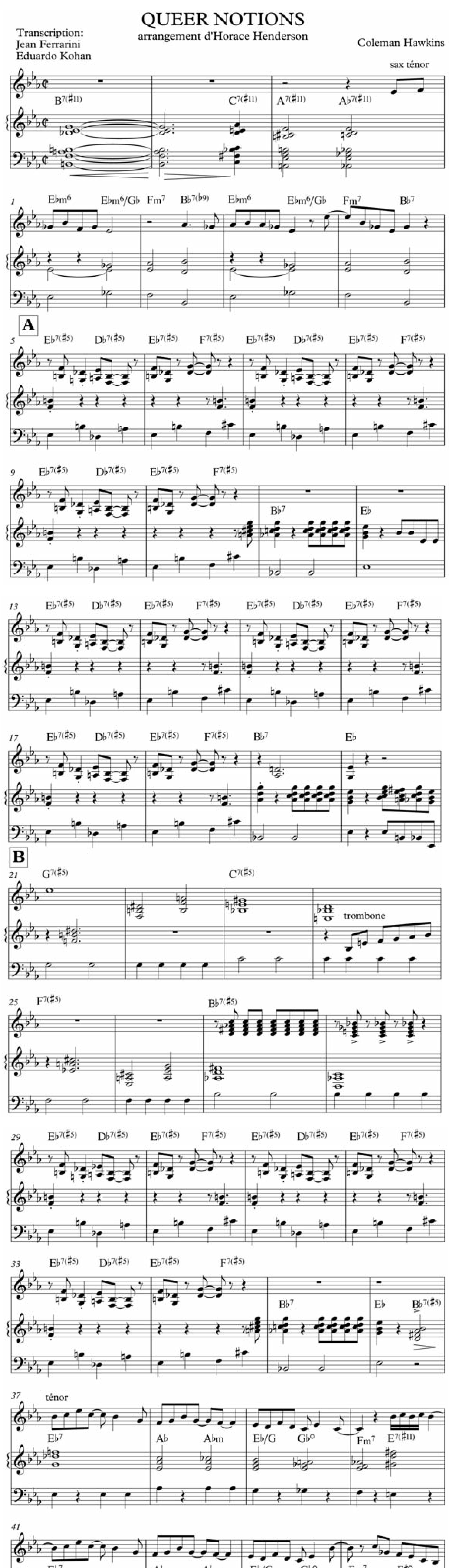
Cette année on avait mis bout à bout contre la rampe d'escalier toutes les anciennes affiches du festival qui par intermittence se soulevaient avec la bise dans la pénombre, comme la pente luisante d'un glacier, Il ne serait cependant pas de bon ton de trop encourager les visiteurs quand on voit tout ce que la mauvaise habitude du trekking peut causer de dégâts. Sans compter les prétendues forces de l'ordre qui, quand on les y encourage (ou même sans) n'ont de cesse de baver dans tous les coins que c'en est dégueulasse. J'ai déjà un copain qui, pour y échapper, va régulièrement se réfugier au premier étage dans l'air pur des cimes.

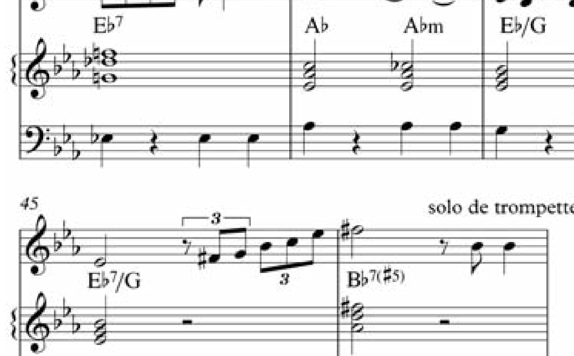
ÔM

OUTILS POUR L'IMPROVISATION 75
par eduardo kohan en collaboration avec jean ferrarini

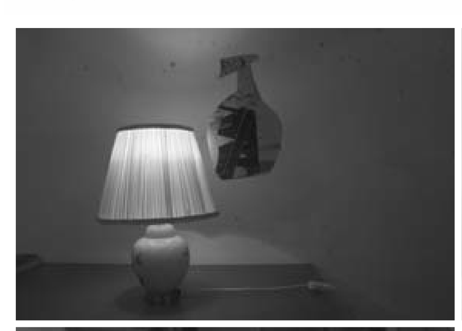
QUEER NOTIONS de Coleman Hawkins
transcription de l'arrangement d'Horace Henderson

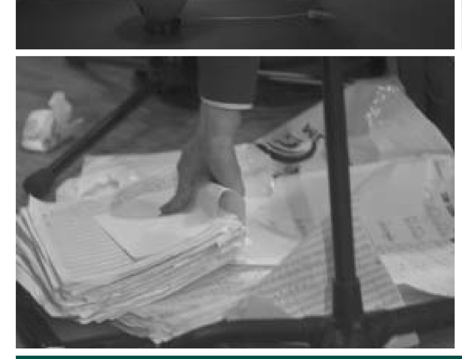
Coleman Randolph Hawkins (Saint Joseph, Missouri, 1904 - New York 1969) a été le premier à transformer le saxophone ténor en un instrument majeur et soliste. Il fait des études musicales classiques au Washburn College de Kansas City, puis à Chicago, où il apprend à jouer du piano et du violoncelle. A 9 ans, il reçoit un saxophone ténor pour son anniversaire. Il fait des apparitions en public dès 12 ans et rejoint un orchestre de théâtre, à 16 ans. Il apprend la composition et l'harmonie à l'université avant de rejoindre l'orchestre de la chanteuse Mamie Smith de 1922 à 1923. Sa popularité commence à s'affirmer dans l'orchestre de Fletcher Henderson, dans lequel il est engagé de 1922 à 1934 et dont il devient rapidement le soliste et la vedette principale.
Avec sa composition *Queer Notions,* Hawkins, par l'utilisation d'accords augmentés, démontrera sa grande connaissance de l'harmonie, qu'il travaillera très souvent au piano.
Queer Notions a été enregistré par l'orchestre de Fletcher Henderson à New York en 1933: Coleman Hawkins, ts; Henry Red Allen, Russell Smith, Bobby Stark, t; Dicky Wells, Sandy Williams, tb; Hilton Jefferson, as; Russell Procope, as, cl; Fletcher Henderson, p; Bernard Addison, g; John Kirby, b; Walter Johnson, d; Horace Henderson, arrangement.
Allez sur Youtube pour écouter *Queer Notions.* Il y a plusieurs versions, celle de Fletcher Henderson (1933) mais aussi une pour le film de Robert Altman «Kansas City» (1966) avec un solo incroyable de David Murray, une par Sun Ra Arkestra (Willisau, 1980) et une étonnante version du trio japonais Haruomi Hosono & Tin Pan (décembre 2000).
Notre transcription excède les limites de ma rubrique, donc, vous trouverez la deuxième partie dans le prochain *Viva la Musica.*





questions, suggestions, collaborations, idées d'articles, contactez-moi: *ekohan@yahoo.fr.*
sur mon site, *eduardokohan.com,*
vous trouverez tous les *outils pour l'improvisation*
publiés depuis mars 2007 dans *viva la musica*
lecture inspiratrice:
L'immortalité de Milan Kundera





voici donc encore quelques petites image du festival vu par claude tabarini…
ci-dessus, par exemple les anciennes affiches du festival qui par intermittence se soulevaient avec la bise dans la pénombre, comme la pente luisante d'un glacier.
il écrit vraiment joliment. il faudra vraiment qu'un jour je songe à le complimenter.
tout à gauche, dans l'enveloppe, il a l'air un peu fâché. même dans cet état, il reste élégant. et presque poli.
on reconnaît en couverture han bennink au dernier concert du festival. je n'ai pas pu m'empêcher, il est trop photogénique, comme disent les jeunes, et ma femme!
une photo de juan-carlos hernández (aloys lolo)

VIVA LA MUSICA - mensuel d'information de l'AMR - associAtion pour l'encourageMent de la musique impRovisée
10, rue des alpes, 1201 genève - tél. (022) 716 56 30. Fax (022) 716 56 39 .... www.amr-geneve.ch
coordination rédactionnelle: jean firmann, e-mail: viva.stampa@gmail.com .... publicité: tarif sur demande
maquette: les studios lolos, e-mail: aloyslolo@bluewin.ch .... imprimerie genevoise, tirage 2500 ex. ISSN 1422-3651

DEVENEZ MEMBRE DE L'AMR

nom et prénom

adresse

NPA-localité

e-mail:

à retourner à: AMR, 10, rue des Alpes - 1201 Genève
nous vous ferons parvenir un bulletin de versement pour le montant de la cotisation (50 francs - soutien 80 francs)

soutenez nos activités (concerts au *sud des alpes*, festival de jazz et festival des cropettes, ateliers, stages, journal *viva la musica*) en devenant membre de l'AMR

vous serez tenus au courant de nos activités en recevant *viva la musica* tous les mois et vous bénéficierez de réductions appréciables aux concerts organisés par l'AMR